La rue est sombre et silencieuse.

Je n'ai pas l'habitude d'être dehors à cette heure-là.

Il est quatre heures du matin. La ville est déserte, c'est l'heure des chats, des chauves-souris…

Et des fugueuses.

Parce que c'est ce que je suis. Une fugueuse. Je viens de m'enfuir de la maison.

Je dois être complètement dingue.

Ou désespérée.

Sans doute les deux.

Quitter ma maison, ma chambre, mon lit, ma couette chaude, pour quoi déjà ?

Pour donner une leçon à mes parents. Parce que la communication n'est plus possible entre nous. J'ai beau parler, j'ai l'impression d'être face à un mur. Deux murs, même. Béton d'un côté, brique de l'autre. On s'y écorche les phalanges, mais rien ne bouge. C'est toujours les murs qui gagnent, quelle que soit la force de nos coups.

Alors je pars.

Je devrais être sereine puisque c'est ma décision.

Mais c'est tout le contraire.

À l'intérieur de moi, c'est la tempête.

J'avance, les poings serrés sur les bretelles de mon sac à dos. C'est mon acte de rébellion ultime. J'ai presque quinze ans, je suis largement en âge de prendre des décisions immatures. C'est contradictoire, je sais. Mais je suis ado. J'ai le droit d'être contradictoire. C'est même le moment idéal pour ça.

J'aime mes parents et je les déteste.

J'adore ma vie et je la hais.

Quelque chose est cassé en moi. Je le sens, un truc ne tourne pas rond. Ça m'oppresse tellement que j'en fais des cauchemars. Des rêves pleins de substances visqueuses qui m'enlisent, pleins d'obscurité et de trucs morts. Je me lève le matin avec le souffle court et l'impression d'être un zombie.

Je ne veux pas être une morte-vivante, alors je marche.

À quatre heures du matin.

Sans but précis.

Juste pour m'éloigner d'ici. Pour ne plus être la fille de mes parents. Ou pour justement l'être un peu plus. Être celle qui leur manque, celle pour qui ils s'inquiètent.

Encore ces sentiments contradictoires.

Tout ça à cause de deux personnes. Papa et Maman. Le socle de mon univers.

On dirait que mes parents n'existent que pour faire de ma vie une succession d'interdits. Pas d'activités parascolaires, obligation de rentrer avant le couvre-feu, interdiction d'aller chez des amis. Sorties scolaires ? Jamais. Portable ? Forfait bloqué sans Internet.

À la maison c'est le royaume du *control freak* : régime végétarien, fringues équitables, déchets recyclés, compléments alimentaires. L'enfer sur Terre.

Je m'éloigne de mon quartier avec un soulagement intense. C'est comme si je coupais les attaches. Si ça continue, je vais avoir les pieds qui quittent le sol.

Je me fais l'effet d'un oiseau qui vient de découvrir la liberté. C'est la première fois que je peux vraiment faire ce que j'ai envie. Aller où je veux. Où ? L'ennui, c'est que je n'en ai pas la moindre idée.

Je continue à avancer, la tête encombrée de mille pensées, le corps à la fois lourd et léger. Je traverse une cité verticale plongée dans le calme. À cette heure, même les caïds dorment. La ville semble comme suspendue dans le temps.

Sensation d'irréalité.

Parfois, une voiture vient rompre ce rêve éveillé. Ses phares percent la nuit, le bruit de son moteur s'élève comme une vague, puis tout s'éteint à nouveau. Personne ne fait attention à moi. Après tout, que voient-ils ? Une silhouette androgyne aux cheveux très courts, vêtue d'un cuir et d'un jean, le visage caché sous la visière d'une casquette.

Les immeubles cèdent la place à un terrain vague. Je m'y enfonce sans ralentir. Décor de pneus, de carcasses de voitures et de sacs plastique coincés dans des brins

d'herbe. Le brouillard recouvre tout de ses volutes immobiles. Malgré la rouille, quelques lampadaires semblent encore en état de fonctionner. Ils vomissent une lueur jaunâtre sur le bitume défoncé.

J'avance au milieu de ce no man's land en surveillant bien ce que je foule du pied. Ça la foutrait mal de tomber sur un cadavre maintenant. Ou sur une voiture de police en vadrouille. La bonne grosse poisse de la fille dont la fugue n'aura duré qu'une heure.

Soudain, ma marche folle s'arrête. Je suis arrivée au bout de quelque part.

Au-delà, il y a l'eau.

Je suis au bord du fleuve. Stoppée dans mon élan par cette onde noire sur laquelle flotte une brume opaque.

Autour s'élèvent des bâtiments morts. Entrepôts délabrés, hangars abandonnés, docks désaffectés. Leurs murs aux fenêtres brisées se dressent comme des visages aux yeux gigantesques.

Certains pourraient éventuellement faire un abri acceptable, mais il faudrait pour cela que je me risque à y entrer. Sauf qu'il fait trop nuit pour l'instant. Hors de question que je me glisse dans le ventre obscur de ces édifices pour m'y casser une jambe. Le plus simple est d'attendre le jour pour visiter prudemment les lieux et trouver un refuge digne de ce nom.

Je reviens un peu sur mes pas, satisfaite d'avoir pris une décision, si maigre soit-elle. Contre un mur en brique, face au fleuve, j'avise un long morceau de bois flotté.

C'est quasiment un arbre à lui tout seul. Il a dû être tiré hors du fleuve après la dernière tempête. Ces objets flottants sont la hantise des bateaux. Les plus volumineux sont hissés sur les quais pour ne pas risquer la collision et restent là à sécher jusqu'à ce qu'on les débite et qu'on les brûle. L'écorce de celui-ci a disparu, le bois a tellement été lavé par l'eau qu'il est gris et doux sous mes doigts. Je m'assois confortablement au sommet de l'arc formé par le tronc et commence à attendre, les jambes ballantes.

Je me sens tellement légère. Je ne pèse rien, je ne suis qu'une enveloppe sans substance.

Dans quelques heures, les parents vont se réveiller. Ils ne vont pas me voir au petit déjeuner. La panique va s'emparer d'eux. J'en jubile d'avance.

Je suis en train de somnoler quand une puissante corne de brume me fait sursauter et manque de me faire chuter de mon perchoir.